

**Le Transfert
Jacques Lacan****Leçon XXIV du 7 juin 1961****Présentée par Stéphane Thibierge et Angela
Jesuino au Collège de l'ALI, le 11 mai 2026**

Stéphane Thibierge : Alors ce soir c'est la leçon XXIV du 7 Juin 1961. Je vais vous la commenter. Je vais tâcher de vous la commenter. Alors, je ne vous cache pas que je vais vous mettre à contribution parce que j'ai dû la parcourir plus vite que je ne l'aurais souhaitée. Enfin j'ai quand même eu le temps de la lire deux fois, mais comme il y avait pas mal de choses intercurrentes, à cause de l'actualité, j'ai pas pu avoir le petit temps de recul dont j'ai besoin habituellement pour articuler mon propos. Mais ça veut pas dire que je n'ai pas attrapé des choses dans cette leçon, et je vais vous en rendre compte mais... je vous mettrai à contribution dans la mesure où j'aimerais bien que vos questions – vous en avez sûrement – viennent relancer les points où moi-même je pourrai être en questionnement, un questionnement pas encore stabilisé. Je vous donne un exemple, un exemple que je trouve passionnant mais qui me laisse avec une question quand même. Vous savez, à un moment donné, à la fin de la leçon, Lacan parle d'un roman de Léon Bloy qui est largement autobiographique... enfin, pas autobiographique mais où Léon Bloy parle beaucoup de lui-même, même si c'est sous une forme un peu déguisée – évidemment on parle toujours de soi-même – et ça s'appelle *La femme riche*.

Angela Jesuino : Pauvre.

Stéphane Thibierge : Pardon (rires), oui, oui absolument.

Angela Jesuino : Non mais il va le proposer, il dit, c'est dommage qu'il n'y ait pas quelqu'un qui ait écrit sur la femme riche.

Stéphane Thibierge : Tout à fait, il dit, il aurait bien fait aussi d'écrire *La femme riche*. Et il ajoute – alors je ne sais pas si, Angela, tu auras des lumières là-dessus – mais il ajoute :

Il est certain que seule la femme peut incarner dignement la férocité de la richesse.

Angela Jesuino : C'est vrai en plus. Non, tu ne trouves pas ? (rires)

Stéphane Thibierge : Ben écoute, moi a priori, je ne suis pas du tout contre mais je ne peux

pas dire que cette formulation m'est parue complètement limpide. De même que ce qu'il dit du riche, et de la richesse, à la fin. Et quand il parle du Saint – le saint, S, A, I, N, T – à la fois, il ne dit pas tout à fait la même chose que ce nous sommes un peu habitués à connaître de ce qu'il en dit dans *Télévision* ; où il dit que, le Saint, eh bien, la jouissance... Il dit textuellement : c'est Nakache pour lui ! C'est-à-dire que la jouissance, eh bien, c'est pas pour lui. Et il évoque le fait que le psychanalyste a quelque chose du Saint. Mais là, là, il ne dit pas du tout ça. Il dit :

Le saint se déplace tout entier dans le domaine de l'avoir. Le saint renonce peut-être à quelques petites choses, mais c'est pour posséder tout.

Et il ajoute :

Et si vous regardez de bien près la vie des saints [...]

Il dira la même chose d'ailleurs dans *Télévision*, c'est très intéressant les vies de saints, il dit,

Et si vous regardez de près la vie des saints, vous verrez qu'il ne peut aimer Dieu que comme un [nom] de sa jouissance ; et sa jouissance, au dernier terme, est toujours assez monstrueuse.

Bon. Alors vous voyez, je pense que quand on lit une leçon de Lacan et si on est un petit peu honnête et attentif, on doit s'arrêter là-dessus avec son crayon et dire : là, je ne comprends pas. Ce que, me semble-t-il, vous ne faites pas toujours. Parce que quand on arrive aux questions, vous n'en avez pas toujours. Mais là, il y aurait lieu de poser la question. Bon. On y reviendra peut-être tout à l'heure.

Intervenante : Excusez-moi. J'ai bien entendu votre question sur la femme riche. En revanche, votre question sur le saint, je ne l'ai pas saisie.

Stéphane Thibierge : Oui, Sarah. Vous n'avez pas saisi quoi ?

Intervenante : Votre question sur le saint. Il y aurait une contradiction, c'est ça, chez Lacan ? D'un côté, il nous rapprocherait, en tant qu'analystes, du Saint et de l'autre côté, là dans cette leçon, non. C'est ça ?

Stéphane Thibierge : Oui, je ne dirai pas qu'il y a une contradiction parce que je suis très respectueux du travail de Lacan, et avant de dire qu'il se contredit, je préfère savoir de quelle façon il entend les deux choses. C'est vrai que je disais que dans le texte *Télévision*, qui est un texte très remarquablement vivant, il dit que le Saint, eh bien la jouissance, c'est

Nakache pour lui. C'est comme ça qu'il s'exprime. Nakache pour lui, ça veut dire [qu']il fait une croix dessus, quoi ; et il évoque que le psychanalyste a quelque chose du Saint, dans *Télévision*. Ici, je dirais prudemment ceci, il a pas l'air de dire tout à fait la même chose. Il dit que le Saint est tout entier dans l'avoir. Il veut posséder tout, et à la limite il ne peut aimer Dieu, dit Lacan, – pas à la limite... – que comme un Nom de sa jouissance. Je dois dire que je trouve ces formulations extrêmement intrigantes. Et il ajoute, encore une fois, sa jouissance, au dernier terme, est toujours assez monstrueuse. Ben, je suis désolé mais c'est vrai que si nous faisons l'effort de lire la leçon attentivement et de ne pas être paresseux... Être paresseux c'est ce que je vais être juste après, c'est-à-dire je vais aller, dans la leçon, à des choses que j'ai eu l'impression de piger – c'est plus facile évidemment. Mais je crois que nous devons à chaque fois réserver un temps pour ce que nous ne saisissons pas, ce qui nous arrête, ce sur quoi nous butons.

Angela Jesuino : Il va dire que ce n'est pas la place du psychanalyste, la place du Saint, dans cette leçon.

Stéphane Thibierge : Là, il le dit, oui, absolument :

[...] je ne nous place pas parmi les saints.

Angela Jesuino : Exactement. Mais, Stéphane, sans éclairer tout à fait ça, il m'est venu quelque chose... parce que j'ai été saisie par ça, si tu permets que je fasse un commentaire. [ST : Je t'en prie, bienvenue au contraire] Il ouvre cette leçon d'une façon intéressante, c'est-à-dire que la leçon précédente, il va ouvrir la leçon en demandant : quelle doit être la *place* de l'analyste, ok ? Et cette leçon il va faire une première chose, c'est : [que] doit être l'analyste ? Que peut-il être, l'analyste, pour répondre dans le transfert ? Tout l'accent est mis sur *l'être*. Et comme je viens de travailler sur *La direction de la cure*, ça a tout de suite attiré mon attention parce que dans *La direction de la cure* il y a tout un chapitre qui va dire comment agir avec son être ; qui est une critique aux théories de l'époque, n'est-ce pas ? Et évidemment, quand il va parler de ça du côté de l'analyse, il va parler du manque à être. Et j'étais saisie du fait qu'il va finir cette leçon en parlant de la position du saint où il dit : tout est du côté de l'avoir. Tu vois, il me semblait qu'il y avait là une opposition qu'il voulait faire, entre l'être et l'avoir, et comment il allait travailler ça, pour essayer de définir ce qu'il essaie de faire pendant tout le séminaire c'est-à-dire quelle est la place de l'analyste pour qu'il puisse répondre convenablement dans le transfert. Et je me suis dit, bon c'est quand même pris dans tout le travail qu'il est en train de faire dans *La direction de la cure*, qui est de [19]58, deux ans avant ça. Et je me suis dit, dans la leçon d'après, il va reprendre cette question de l'être de l'analyste. Eh bien que nenni, parce qu'il a parlé de l'angoisse mais il va parler quand même de la question de l'objet. Il y a quelque chose qu'il prépare avec toutes ces questions. Mais là, pour ce qui est de cette leçon, ça m'a paru intéressant cette opposition entre l'être et l'avoir dans lequel il plaçait l'analyste d'un côté, ce qu'il doit être, et la question du saint, tout du côté de l'avoir. De l'avoir quoi ? C'est aussi une question. Mais... j'aime bien travailler avec les oppositions que Lacan amène dans la leçon, c'est toujours intéressant de suivre ce fil. Donc, ça n'éclaire rien mais ça donne un contexte.

Stéphane Thibierge : Non, tu as tout à fait raison de...

Angela Jesuino : Parce que *Télévision*, c'est dix ou douze ans après ça, hein [ST : c'est ça], et puis il va être pris dans la question du saint-homme et je pense que c'est d'autres enjeux [avec] lesquels il va travailler la question du saint. Enfin bon, c'est juste pour...

Stéphane Thibierge : Non, écoute, c'est bienvenu, merci beaucoup. [AJ : ça ne résout rien, ça donne un contexte] Alors, effectivement dans cette leçon, il va interroger assez radicalement justement l'être, la question de l'être en tant que cette question prend sa résonance dans la structure, disons, spéculaire. Et il va évoquer cet être de l'analyste, en le distinguant très précisément de tout ce qui peut ressembler à un idéal. Ce sont les derniers mots de la leçon, d'ailleurs. Ce n'est pas du côté de l'idéal. En revanche, il va préciser de façon assez forte ce que nous pouvons entendre par l'Idéal du Moi et il va reprendre là des points qu'il a déjà évoqués, tout au début de son séminaire, dans les *écrits techniques* de Freud. Mais là, il va les reprendre d'une manière un petit peu plus précise, notamment dans le rapport au trait unaire. Et je voudrais m'attarder un petit peu, donc, sur quelques points de cette leçon, comme je le pourrais, en tenant compte du fait que, comme je vous le disais, je n'ai pas eu le temps que j'ai d'habitude, pour lire cette leçon. Le point de départ, nous pourrions dire que c'est la question du narcissisme – c'est d'ailleurs ce que dit Lacan. Nous en avons une, de ce point de départ, à la page 562, dans l'édition de l'ALI. On part de là, il évoque, il dit : « *cette monade primitive de la jouissance* ».

C'est quoi, ça, cette monade primitive de la jouissance ? Vous diriez quoi ?

Une personne de la salle : Monade, c'est la limite, c'est-à-dire une entité fermée sur elle-même dans le rapport à l'objet primordial, qui est complètement fermée, comme dans le mythe d'Aristophane, c'est-à-dire quelqu'un comme un cercle parfait, qui est primitif, avant qu'il y ait eu coupure, justement, par le langage."

Stéphane Thibierge : Oui, on peut dire ça. Comment l'entendez-vous ?

Intervenant : Est-ce que ça fait référence au narcissisme primaire, chez Freud ? Dans *l'Introduction du narcissisme*.

Stéphane Thibierge : Oui, ça fait effectivement référence à cette entité difficile à définir, d'ailleurs. À un moment donné, Lacan évoquera la façon dont Balint s'est un petit peu fourvoyé en essayant de penser ça comme une sorte d'auto-érotisme primordial. En réalité, cette, ça va être d'ailleurs un des pivots de la leçon, la façon dont Lacan va interroger le terme de narcissisme, en montrant comment la structure du narcissisme rend possible quelque chose de l'ordre de l'apparition... enfin, quelque chose de l'ordre de la distinction entre le petit autre et le grand Autre, et la possibilité de l'objet. La possibilité [que] de l'objet, il y ait. De l'objet au sens de l'objet spécifiquement humain, de l'objet qui va être notamment objet de concurrence, entre l'un et l'autre. L'un et l'autre de la structure spéculaire.

Alors cette *monade primitive de la jouissance*,

On voit mal [dit Lacan] *ce qui pourrait entraîner [une sortie] subjective de ce monadisme*

primitif.

Donc, toute la difficulté, ça va être de repérer – et c'est la difficulté de Freud dans *Pour introduire au narcissisme* – comment le nourrisson, le petit bébé, comment il va sortir de cette clôture de jouissance initiale. Alors, moi j'avais envie ici de vous proposer quelque chose qui anticipe un peu sur la réponse que va donner Lacan, mais quelque chose qui est relativement simple, et que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de souligner, c'est que... ce que Lacan appelle ici le monadisme, cette monade de jouissance primitive, c'est quoi ? C'est le fait que le corps du petit parlêtre, qui ne parle pas encore mais qui est déjà largement beaucoup parlé, se trouve dans cette situation. Il est objet de l'Autre, sa jouissance est complètement prise dans celle de l'Autre. De la mère, disons, pour faire simple, c'est-à-dire qu'on peut tout à fait dire, on peut tout à fait écrire que ce monadisme (ah voilà, ça, ça écrit)... eh bien, on peut l'écrire comme ça : il y grand A, le grand Autre, et il y a petit a c'est-à-dire l'objet, ce corps de l'enfant qui objet de la jouissance de l'Autre ; on peut le dire carrément comme ça, l'objet de la jouissance de la mère. Et au début, effectivement, cette entité jouissante, cette substance jouissante qu'est l'enfant, ne se distingue pas de quelque chose d'autre. Elle forme une sorte de clôture, à ceci près quand même que dès le début le grand Autre est là, vous voyez, il est dans la structure depuis le début. Lacan ne dit pas ça dans la leçon mais moi je le dis en m'appuyant sur d'autres temps de l'élaboration de Lacan, notamment le séminaire *L'angoisse* où ceci est particulièrement nettement accentué. Donc en fait un des points vraiment importants de cette leçon de Lacan, c'est qu'il va faire entendre comment les auteurs, les psychanalystes se sont pas mal fourvoyés, se sont pas mal perdus dans cette question du narcissisme et de l'idéal. Ils se sont perdus faute d'avoir – et ça paraît tellement limpide, quand il le dit, et c'est vrai –, ils n'avaient pas à leur disposition ce que Lacan nous a apporté, c'est-à-dire la distinction entre Réel, Imaginaire et Symbolique. S'ils l'avaient eu, ils auraient été davantage en mesure de distinguer des choses qui, sinon, sont rigoureusement incompréhensibles, notamment par exemple le terme d'*introjection*. A un moment donné, Lacan va dire : pour les psychanalystes, il y a un intérieur du sujet. Mais évidemment, si on n'a pas nos catégories du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, cet intérieur, on ne va pouvoir l'imaginer que comme nous le faisons d'ailleurs d'habitude parce que nous sommes quand même assez pauvres en imagination, pour pas dire débiles carrément. Quand on imagine un intérieur, c'est toujours extrêmement faible comme imagination, et heureusement nous avons un peu de topologie de Lacan pour l'imaginer, pour nous le représenter d'une façon moins sommaire. En tout cas, Lacan va très nettement accentuer qu'on ne peut se sortir des difficultés complètement embrouillées que portent avec eux ces termes d'*introjection* ou de *projection* que si on distingue les plans, du symbolique par exemple pour l'introjection, et de l'imaginaire pour la projection. De la même manière que, dans cette leçon, il va rappeler et accentuer la différence entre l'Idéal du moi, qui est à situer du côté du symbolique, du côté du signifiant, et le moi idéal qui, lui, est à situer du côté de l'imaginaire.

Alors, au début de la leçon, il va, comment dire ? Il va montrer un peu les difficultés dans lesquelles ont été pris les psychanalystes quand ils ont essayé d'élaborer cette question du narcissisme, et notamment leurs essais, leurs tentatives autour de l'opposition entre Eros et Thanatos, c'est-à-dire entre ce qui unifie et ce qui détruit. Lacan va le reprendre, lui, mais d'une autre manière, dans le cours de la leçon. Il va donc s'attarder dans un premier temps sur ces difficultés que rencontrent les analystes sur ce point et il va, à un moment donné, scander un temps important de la leçon – c'est à la page 565 de notre édition – quand il dit, en haut de la page :

Pour tout de suite ponctuer ce que je crois pouvoir dire qu'articule d'une façon plus élaborée un schéma comme celui de ce petit montage [c'est le schéma optique] qui n'a [...] bien entendu aucune espèce non seulement de prétention...

Pour tout de suite ponctuer. Et, ensuite, au paragraphe suivant :

Observons ce qu'articule le fonctionnement impliqué par ce petit appareil.

Et, vous voyez, juste un petit peu plus bas, il va dire :

Il est effectif qu'il se passe quelque chose pour l'enfant devant une surface réelle qui joue effectivement le rôle de miroir.

Vous voyez, ce qu'il dit là... il fait allusion à ce qui se passe pour l'enfant au moment que Lacan a appelé *le stade du miroir*. Il se passe quelque chose devant cette surface, cette surface réelle qui joue le rôle de miroir pour l'enfant. Et, il va dire, attention ! Le miroir pour l'enfant – l'enfant, on peut le mettre là, il y a le miroir, et là il y a l'image, bon –, devant le miroir qui le réfléchit, qui réfléchit son image, eh bien pour l'enfant, il va se passer un certain nombre de choses que Lacan va élucider à partir de son schéma optique ; et qu'est-ce qu'il va dire, ici, d'important ? C'est que le schéma optique – vous vous en souvenez, il est à peu près comme ça – va nous représenter un miroir, mais qui n'est pas le même miroir que celui dans lequel se trouve l'enfant, c'est un miroir qui va nous permettre d'articuler la fonction du grand Autre dans le dispositif. Et cette fonction du grand Autre, dans le dispositif, on peut la résumer d'une manière relativement simple en disant que l'enfant ne peut être représenté dans le champ de l'imaginaire – c'est-à-dire dans le miroir, miroir devant lequel il est, ici en haut –, l'enfant ne peut être représenté qu'à la condition d'être déjà représenté dans le symbolique. Et cette représentation dans le symbolique, c'est ce que Lacan va articuler dans son schéma, sous la forme des signifiants qui sont à la place du grand I de l'Idéal du Moi. Donc il le dit, page 565 :

Ce schéma [le schéma optique] a l'intérêt d'introduire la fonction du grand Autre.

Et nous ne pouvons saisir quelque chose de la structure du sujet telle qu'elle s'articule, telle qu'elle travaille, la structure spéculaire, nous ne pouvons en articuler quelque chose qu'à partir de cette prise en compte du grand Autre.

Maintenant, qu'en est-il de l'objet ? L'objet, les auteurs ont quand même su distinguer qu'il avait un rapport avec la destruction, avec une agressivité fondamentale. Bon, ils l'ont fait d'une manière un peu cafouilleuse, mais ils l'ont fait, Lacan reconnaît qu'ils ont eu raison de le faire. Il y a du *Thanatos* – c'est comme cela qu'ils l'ont appelé. Y d'la haine, bien sûr. Mais alors, Lacan pose la question :

Si c'est vrai qu'il en soit ainsi, comment pouvons-nous le concevoir ? Si c'est le besoin de destruction qui crée l'objet, faut-il encore qu'il en reste quelque chose, de l'objet, après l'effet destructif – c'est pas du tout impensable.

Je vais lire la suite parce qu'elle est très importante, l'alinéa suivant :

Non seulement ce n'est pas impensable, mais nous y retrouvons bien ce que nous-mêmes élaborons d'une autre manière au niveau de ce que nous appelons le champ de l'imaginaire et les effets de l'imaginaire : car, si l'on peut dire, ce qui reste, ce qui survit de l'objet après cet effet libidinal ce Trieb de destruction, après l'effet proprement thanatogène qui est ainsi impliqué, c'est justement ce qui éternise l'objet sous l'aspect d'une forme, c'est ce qui le fixe à jamais comme type dans l'imaginaire.

Vous avez saisi, ça ?

Intervenante : Quelle forme ?

Stéphane Thibierge : J'ai entendu une clameur... C'était un acquiescement ? (rires) Vous l'avez saisi ? Myriam ?

Myriam Bacarisse : Pas complètement.

Stéphane Thibierge : Pas complètement... donc un petit peu, quand même. Qu'est-ce que vous en avez saisi ? Essayez de dire ce que vous en avez saisi. C'est pas un interrogatoire de l'école ! Vous avez le droit de dire, je ne comprends pas.

Myriam Bacarisse : Une forme, quelque chose de l'objet qui reste [après] cette destruction, enfin en tous cas ce qui...

Stéphane Thibierge : Y'a quelque chose, pardon ?

Myriam Bacarisse : Quelque chose qui reste de l'objet, ce qu'il appelle une forme, enfin sous l'aspect d'une forme, et qui va être, je dirais, inscrit dans l'imaginaire. Qui viendra pour le sujet faire... forme, qui restera inscrit dans l'imaginaire, quelque chose de cet [objet]...

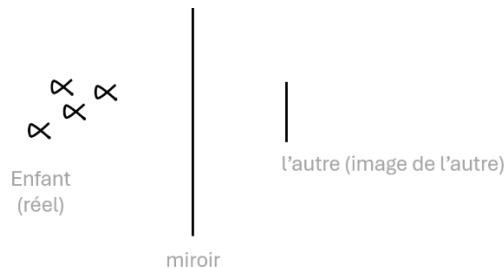
Stéphane Thibierge : En tous cas, oui. Tu veux de l'eau ?

Angela Jesuino : Non, merci.

Stéphane Thibierge : Ça va se jouer dans l'imaginaire, oui. L'imaginaire est le registre, électif, où va se jouer ce que vous êtes en train d'évoquer, là, et ce que j'évoque aussi.

C'est-à-dire qu'il y a... Songez, pensez à la situation spéculaire de l'enfant. Quelle est cette situation spéculaire ? L'enfant, un beau jour, il va se retrouver devant le miroir devant lequel il pouvait passer précédemment sans y prêter particulièrement attention, et puis un beau jour il va être arrêté par cette image, qu'il reconnaît, bon. Là, on a l'impression qu'on est en terrain connu, qu'on comprend, qu'on reconnaît, que ça va. Il reconnaît son image. Le problème, c'est que c'est complexe, cette structure. En particulier du fait que ça vient cristalliser la haine, justement.

Vous avez, quand l'enfant reconnaît son image dans le miroir – je représente le miroir en coupe, là –, vous avez l'enfant qui est là – je le représente comme cela car il n'a pas vraiment de forme, il est réel, c'est son corps – et de l'autre côté, il y a quoi ? Il y a l'autre. L'autre qui lui apparaît dans sa forme, belle, parce que unitaire, totale.



Le rapport entre les deux, là, est un rapport extrêmement complexe. Parce qu'on ne peut pas dire l'enfant reconnaît son image, formidable, et maintenant il va s'y identifier. Non, c'est pas comme ça que ça se passe. Et Lacan le souligne très très bien, dès le *Stade du miroir*. Il dit que, il y a tout un jeu de gestuelles, de mimiques, où l'enfant se règle sur ce qu'il voit dans le miroir. C'est-à-dire que c'est comme si ce qu'il voyait dans le miroir, était une forme justement stable, et lui, l'enfant, va essayer de se figer sur le modèle de cette forme, stable. C'est-à-dire vous voyez, l'enfant, il faut un truc comme ça... Il essaye de se fixer à l'image. L'image bouge, et lui, il essaye de se fixer pour stabiliser ce mouvement. Sans voir que, évidemment, les choses sont exactement inverses : c'est-à-dire que c'est lui qui bouge, et c'est parce qu'il bouge que l'image bouge.

Mais, ce que dit ici Lacan, c'est que cette haine, initiale, cette concurrence meurtrière, entre un côté et l'autre côté, on pourrait dire entre image de a , $i(a)$ ¹, et l'autre, le petit autre. Cette rivalité de haine, de destruction, hein – songez à Caïn et Abel... Il va en parler, Lacan, dans la leçon, j'y reviendrai dans un instant – cette *passion* haineuse et destructrice va trouver son expression – c'est ça donc, Myriam, je pense, que vous aviez compris, un peu – dans le figement mortel de l'image. Et c'est vrai que l'image a un caractère tuant. Tuant ! Et là il y a toute une clinique, qui est tellement commune que l'on a presque honte de l'évoquer, mais enfin que vous connaissez tous et toutes très bien, c'est-à-dire l'image a un caractère tuant. Il y a pas besoin d'aller très loin. Avant de sortir, le soir, je vérifie, surtout si je suis une femme (pardonnez-moi), je vérifie, est-ce que ça va ? est-ce que... ? Il y a quelque chose là de meurtrier avec quoi on est aux prises ; et cette prise n'est pas extrêmement sympathique. Parce que justement, il y a dans l'image, et dans l'imaginaire, une importance essentielle de ce figement. Ça fait partie de l'imaginaire. Et rien dans l'imaginaire ne permet

¹ « i de a »

d'en sortir. Rien du tout. C'est-à-dire que quand vous vous en tenez à ces deux côtés, là, c'est-à-dire à la relation imaginaire, il n'y a rien qui vous permette d'en sortir.

Et Lacan, à un moment donné, va dire (je vous donne la parole tout de suite) : Hegel, avec sa fameuse dialectique du Maître et de l'Esclave, les deux consciences, la lutte à mort, etc. Et ensuite on va développer, à partir du Maître et de l'Esclave, la culture, etc. Mais Lacan dit « non, désolé, Monsieur Hegel, ça ne marche pas. Parce que du face-à-face que vous décrivez entre les deux consciences, il ne peut rien sortir ! ». Et à un moment donné il dira, éventuellement à un moment donné, il y en a un qui peut prendre une pierre pour la foutre sur la figure de l'autre, et l'autre peut éventuellement arrêter ce bras qui veut le tuer, mais ils ne pourront rien faire d'autre que de déposer la pierre. Ça ne fait pas un objet. Ça ne fait pas cet objet de concurrence, qui est le moteur du désir et de la culture, que nous connaissons. Ça ne fait jamais qu'une petite pierre, comme ça, qui est en quelque sorte le symbole du meurtre, et qu'on va poser. Ce n'est *pas* un objet ! C'est juste l'intention meurtrière, solidifiée en quelque sorte.

Ceci pour vous dire que la *destrudo*, la destruction, *Thanatos*, la haine, elle est vraiment au cœur de l'être, dans la mesure où ce face à face spéculaire de l'enfant avec l'image – qui est l'image de l'autre, qui lui vient toujours comme autre –, ce face à face est fondamentalement constitué par la structure de l'imaginaire, c'est-à-dire par ce figement, cette fixation, qui participe de l'essence même de l'image. Quand on travaille l'image, on travaille la haine. Il y beaucoup de gens qui travaillent l'image, les artistes, les peintres, les sculpteurs, ils sont dans le travail d'une haine, très importante. Et très importante aussi bien pour nous, puisque nous venons de là ; nous nous sommes identifiés à notre image – on l'oublie. Evidemment on l'oublie, parce que si on ne l'oubliait pas, on ne pourrait pas vivre. Nous sommes identifiés à cet espèce de figement, meurtrier, de notre réel. Et ce figement meurtrier, nous allons le repérer dans l'autre. C'est pour ça que notre rapport à l'autre est si facilement paranoïaque, parce que l'autre nous présente cette image mortelle qui nous fige dans cette forme, voyez-vous.

Donc je crois que c'est très important de remarquer que... Lacan souligne bien dans cette leçon le caractère inéluctable de cette haine et le fait qu'on ne peut pas en sortir à partir de l'imaginaire. C'est absolument impossible ; il faut du symbolique. Il faut qu'il y ait quelque chose d'un champ différent qui intervienne.

Thibaut Amalric : On peut parler de tiers, à ce moment-là ? De tiers symbolique ?

Stéphane Thibierge : Oui, on peut parler de tiers symbolique.

Intervenante : Et alors, par rapport à l'image, je travaille là-dessus, on voit les réseaux sociaux où le signifiant maître de la femme mince est quelque chose de mortifère, nous fige dans une représentation. Et les réseaux sociaux, où on retrouve un peu un Moi idéal régressif, avec l'assomption des autres [qui étaient] la mère, c'est-à-dire tout le monde qui nous aime ou qui ne nous aime pas, ou qui nous donne une représentation de nous-mêmes qui nous échappe. Il y a un problème parce qu'il y a un déficit du symbolique, un déficit de l'explication ou d'un tiers symbolique, parce que ces réseaux sociaux ou ce culte de l'image, euh... il y a une sorte de ... quelque chose de mortifère ; les gens ne sont représentés que par une image qui les fige. C'est inquiétant.

Stéphane Thibierge : Oui, tout à fait, vous avez raison de dire ça. D'ailleurs les réseaux sociaux, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais pour peu qu'on les pratique, on s'aperçoit tout de suite que ce sont des machines à détruire la vie, et en particulier le désir. Vous avez remarqué que toute sexualité ou tout érotisme en est proscrit. Ce sont véritablement des machines de *destrudo*. Vous avez tout à fait raison de soulever ce point.

Intervenante : Et puis cette image... maintenant on est dans le culte de l'image à un point... même de l'imaginaire... on doit travailler son image sur les réseaux sociaux, et il y a, pour moi, une régression narcissique, c'est-à-dire qu'on est aimé par les *followers* ou pas. Enfin je vois ça comme des gens qui essaient de retrouver peut-être dépasser une fêlure, mais dans ce Moi idéal où ils sont dans la régression, dans l'assomption de tous les *followers*, je trouve ça complètement fou ; au détriment d'une narration, d'un registre symbolique qui fait travailler sur un Idéal du moi, sur des valeurs, sur l'histoire de quelqu'un. Moi, j'ai l'impression qu'on en est figés.

Stéphane Thibierge : Mais tout à fait, on est figés. Et ce que vous évoquez là, ça va très loin, puisqu'une des raisons pour lesquelles j'ai manqué un peu de temps pour préparer cette leçon ce soir, c'est que – vous avez peut-être pour certains d'entre vous pu vous en apercevoir – j'ai envoyé à tous les membres de l'Association un argumentaire assez précis sur la situation actuelle et ce que nous pouvons, bon. Là où ça rejoint votre remarque, c'est que je me suis rendu compte après avoir écrit cet argumentaire, que je ne pouvais pas, comme je l'avais imaginé, un peu innocemment avant, envoyer ça à nos députés ou à nos sénateurs, parce que le langage de la communication aujourd'hui est un langage qui n'autorise pas un dépliement, comment dire ? proprement articulé symboliquement. Il faut un signal, et des signaux. Ça fonctionne sur le mode de la signalétique, c'est-à-dire sur le mode que les réseaux sociaux systématisent de manière très forte.

Pour revenir à la structure spéculaire, l'enfant, dans les premiers moments de relation à cette image qui lui vient de l'autre – qui est l'image d'un autre, il va s'y identifier comme à un autre – eh bien, dans ces premiers moments, Lacan le dit très bien à la page 567, il dit :

[...] l'image du sujet en tant que quelque chose lui est soudain proposé où il ne fait pas simplement que recevoir le champ de quelque chose où il se reconnaît,

C'est pas simplement ça :

mais de quelque chose qui déjà se présente un Urbildideal [c'est-à-dire qu'il y a un idéal, là, qui le fige], comme quelque chose d'à la fois en avant et en arrière.

C'est en avant de lui, c'est-à-dire qu'il a à s'y conformer, et c'est en arrière de lui, c'est-à-dire qu'il aura à s'y articuler. C'est le propre de l'espèce de mouvement syncopé qui fait notre allure ordinaire. Dès que vous êtes dans un projet, quel qu'il soit, que ce soit 'je vais aller prendre un café', ou que ce soit, je ne sais pas, 'je voudrais devenir le plus grand artiste contemporain', quel que soit le projet que vous ayez, vous allez être pris dans un balancement entre l'idéal que vous anticipez, et puis le réel qui vous rend en retard par

rapport à cet idéal ; vous serez toujours dans cette espèce de mouvement syncopé où vous êtes légèrement en avance, mais en même temps vous êtes en retard. Ce qui donne à nos mouvements un caractère *nécessairement*... je disais 'syncopé', oui, mais nécessairement pris entre le figement de la mort, c'est-à-dire la référence à l'image, et puis le décalage qui va nous porter vers la réalisation d'un désir. Mais alors justement, ça sort d'où, ça ? Ça sort d'où ? Puisque nous partons de ce figement spéculaire. D'où va sortir le tiers terme ? Alors le tiers terme, il va venir justement du fait – et c'est ce que je vous rappelais en commençant tout à l'heure – que, dès le départ, il y a de l'Autre, au sens du grand Autre. Ça, Lacan ne le dit pas dans la leçon mais nous, nous pouvons le dire.

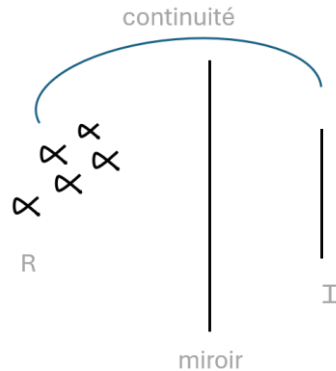
Eriko Thibierge : Il ne le dit pas dès le départ mais il dit que le miroir c'est l'Autre.

Stéphane Thibierge : Oui, voilà ! Il ne dit pas ça comme ça, mais il dit que le miroir, ici, c'est l'Autre.

Vous avez remarqué qu'il y a deux temps dans la présentation du miroir dans cette leçon. Il y a le premier temps où vous avez seulement le miroir concave – vous avez perçu, ça ? –, oui, vous avez comme ça le miroir concave ; et puis vous avez un objet réel qui est ici, vous avez un vase qui est ici, et vous allez avoir l'image de cet objet réel qui va être ici. Mais comme vous l'avez compris je suppose, le miroir concave c'est juste... vous avez l'observateur qui est ici, quoi. Il est là. Et il voit, s'il est placé convenablement, se réfléchir à ce niveau-là – c'est-à-dire le vase réel, ici – une image, ce n'est qu'une image, c'est une image réelle. Il voit se réfléchir une image qui est l'image de l'objet qui est en-dessous, mettons une fleur par exemple. Ça, c'est la première présentation du miroir. C'est une réflexion simple. Avec une image réelle, ici.

La deuxième présentation du miroir, vous avez toujours le même miroir concave, mais vous allez avoir, au lieu d'avoir l'œil ici, c'est-à-dire présenté directement, l'œil va être ici, de l'autre côté, mais il va avoir accès à cette image-là ici par l'intermédiaire de la réflexion du miroir (plan) qui est ici. Donc il va apercevoir l'image et le réel, l'imaginaire et le réel, il va les apercevoir par le biais d'une accommodation que Lacan situe comme grand A, c'est-à-dire qu'il situe comme symbolique. Et là où c'est très très vrai, ce qu'il articule là, c'est que, il faut nécessairement qu'un sujet soit représenté dans le langage, c'est-à-dire soit représenté comme Un – comme Un ou comme signifiant, ou comme *trait unaire*, comme il va l'évoquer là – pour que ce sujet puisse être représenté en tant qu'image.

Sinon, s'il n'y a pas cette représentation dans le langage, on va [trouver] ce que l'on trouve toujours dans la psychose, c'est-à-dire on va être – Lacan ne le spécifie pas directement mais ça n'est pas loin de son élaboration – sinon dans un dispositif où on aura ici le morcellement du corps, ici l'unité spéculaire, mais il n'y aura pas ce qu'il y a ici, c'est-à-dire une distinction très nette de registres, entre le réel, l'imaginaire, et un symbolique qui ne sera pas présent. Nous aurons donc une continuité, ici, qui nous situe dans le champ des psychoses, et qui nous situe d'une manière qu'on peut caractériser de façon assez intéressante, c'est-à-dire que l'unité, le Un du côté de l'image, n'est pas une unité qui trouve son assiette, en quelque sorte, du côté du trait unaire c'est-à-dire du symbolique, c'est une unité qui peut... Alors, en plus elle n'est pas séparée du réel du corps, elle peut se transmettre directement au réel du corps. Ce que je vous dis là s'illustre dans la clinique de façon particulièrement impressionnante et parlante, si j'ose dire, dans la catatonie.



Dans la catatonie, vous avez un corps, là, qui devient entièrement *unien*, c'est-à-dire que vous avez quelqu'un qui est assis, par exemple, et vous lui prenez la main, et la main résiste comme un bout de bois ; il est complètement *unien*. Mais pas *unien* au sens du trait unaire, unien au sens d'une unité qui vient, justement, meurtrir en quelque sorte, le corps, figer le corps, dans quelque chose qui est effectivement de l'ordre d'une destruction radicale. Et vous avez le mouvement inverse, qu'on observe si souvent dans les psychoses, où la multiplicité du réel vient contaminer l'Un de l'image. Et vous avez là toutes les formes possibles de ce qu'on appelle les schizophrénies.

Vous voyez, donc, ces considérations de Lacan dans cette leçon sur l'imaginaire, sur le réel, sur le Moi idéal, l'Idéal du moi, et la dimension du grand Autre et du trait unaire, sont extrêmement importantes.

Alors maintenant, effectivement, d'où sort, et comment se manifeste ce grand Autre, dans cette structure ? Eh bien Lacan l'explique à un moment donné de la leçon, je le retrouve... voilà ! C'est le moment où Lacan va dire qu'il faut que quelque chose du grand Autre se manifeste pour que quelque chose se fonde, dit-il, qui s'ouvre à une dialectique ; et c'est ce qu'exprime le schéma, le schéma optique. Le moi et le petit autre sont dans ce rapport que nous avons vu, de face à face complexe et mortel. A un moment donné, l'enfant – et vous savez que c'est un temps très important – va se retourner vers l'autre. Son regard va chercher l'autre lieu que l'imaginaire, un autre lieu que l'imaginaire, qui est justement le lieu du symbolique. Et alors... C'est formidable, ce passage, je dois dire, même quand on connaît bien, quand on espère bien connaître le stade du miroir – parce que vous savez, c'est pas aussi simple qu'on se l'imagine. Pour ma part, j'ai pas mal travaillé là-dessus, et à chaque fois que je le relis, je suis surpris de la richesse et de la complexité de ce texte, qui est déjà un texte topologique, enfin, passons là-dessus. Page 570,

De cet Autre, pour autant que l'enfant devant le miroir se retourne vers lui, [De cet Autre, donc,] que peut-il venir ? Nous nous avançons [lui, Lacan, il s'avance], nous disons : il ne peut venir que le signe, image de a, [i(a)]. Cette image spéculaire, désirable et destructrice à la fois, est ou non effectivement désirée par celui vers lequel il se retourne, à la place même où le sujet à ce moment s'identifie, soutient cette identification à cette image.

Vous voyez l'importance immense, dans l'existence de quelqu'un, et dans la clinique pour nous, de ce moment où l'Autre, le grand Autre, va donner au sujet l'assentiment, c'est-à-dire la bénédiction en quelque sorte, image de petit a, autrement dit : ton image, je la désire, et je la marque de ce désir ; mon regard te donne la bénédiction symbolique de ce désir, ou au contraire – on peut penser à beaucoup beaucoup d'illustrations cliniques – ce regard ne

vient pas dans cette tonalité, et ce n'est pas (en quelque sorte) la bénédiction que l'enfant reçoit, de cet Autre vers lequel il se retourne, mais c'est la destruction ; enfin c'est quelque chose qui laisse la place libre à la destruction. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de bénédiction de l'image. Combien est-ce que nous trouvons ce genre de... configurations dans la clinique ? Des enfants qui n'ont pas été bénis par ce regard, et donc évidemment c'est compliqué à porter parce que, dans ce face à face avec la destruction pure, avec l'Autre en tant que... eh bien ils n'ont pas reçu le soutien qui en principe nous permet de soutenir notre identification à l'image spéculaire.

Donc je trouve qu'il y a là, de la part de Lacan, dans cette leçon, des développements extrêmement fins et solides, en plus, sur ces questions.

Dès ce moment originel, nous trouvons sensible le caractère que j'appellerai antagoniste du Moi Idéal : à savoir que déjà dans cette situation spéculaire se dédoublent, et cette fois au niveau de l'Autre, pour l'Autre et par l'Autre, [se dédoublent] le grand Autre, le Moi désiré – j'entends désiré par lui [le grand Autre] – et « le Moi authentique », das echte Ich – si vous me permettez d'introduire ce terme, qui n'a rien de tellement nouveau dans le contexte dont il s'agit –, à ceci près qu'il convient que vous remarquiez que dans cette situation originelle, c'est l'idéal qui est là – je parle du Moi Idéal, pas de l'Idéal du Moi, et c'est l'authentique Moi qui, lui, est à venir.

Vous voyez, on retrouve encore une fois ce décalage entre ce qui va être homologué par le regard du grand Autre et ce qui n'est pas encore advenu – et qui est le décalage du sujet, par rapport à cette image à laquelle il ne peut *jamais* adhérer purement et simplement.

Alors, ce regard du grand Autre, Lacan va l'articuler à l'*einziger Zug*, c'est-à-dire au trait unaire ; et ça c'est assez fort, parce que, effectivement l'*einziger Zug*, il est incontestablement de l'ordre du symbolique – et c'est ce que l'enfant va aller chercher du côté du grand Autre. Et, cet *einziger Zug*, c'est un signe, dit Lacan, ce n'est pas un signifiant, c'est un signe ; moi j'appelle cela (je me permets de commenter en appelant cela) une bénédiction, mais on n'est pas très loin du signe. Voilà.

Angela Jesuino : Il dit que pour que cela devienne signifiant, il faut qu'il rentre en relation avec la batterie signifiante, c'est-à-dire que c'est deux temps ; et c'est important ça.

Stéphane Thibierge : oui, ce [ne sont] pas les mêmes temps.

Angela Jesuino : Si [tant est] que l'on puisse parler de deux temps, parce que c'est toujours complexe, cette temporalité.

Stéphane Thibierge : Bon, alors, à la fin de la leçon, il y a tout ce que Lacan va évoquer de la demande d'amour. De la demande d'amour qui est liée à cet... (comment dire ?), est-ce qu'on peut dire à ce don du trait unaire, comme signe ? Je pense que oui... c'est là où il va évoquer le *rien*. C'est en quelque sorte à l'occasion, à la faveur de ce moment-là que l'être de l'enfant va accéder à la dimension possible du désir. Et là, il va parler du riche comme, je pense, celui qui, dans son rapport au désir, est marqué par l'impuissance ; il est

impuissant.

[La] Versagung du riche, [dit-il,] elle est partout.

Evidemment, parce qu'il a un rapport plus difficile que d'autres au *rien*, et le *rien* c'est quand même l'objet de l'amour inconditionnel – le riche n'y a pas accès.

Ce qu'il y a de certain [dit Lacan], c'est que la richesse a une tendance à rendre impuissant.

Ben oui, effectivement parce que...

Intervenante : il n'y a plus de désir.

Stéphane Thibierge : Le désir est quand même très fortement anéanti par cette disposition. Il évoque d'ailleurs à un moment donné, c'est juste une petite incidente, il dit :

Ce dont un certain prêcheur de Galilée avait déjà fait une petite note en passant.

Ça vous dit quelque chose ? C'est quoi ?

Intervenante : C'est Jésus. Il sera plus dure aux riches d'entrer au paradis qu'au chameau de passer par le chas d'une aiguille.

Stéphane Thibierge : Ah oui, pourquoi pas ? Alors moi, j'ai pas pensé à cela, je pensais à ce moment relaté dans *les Evangiles* où Jésus est abordé par un jeune homme riche, et le jeune homme riche lui dit : « Maître, [ou Seigneur,] que dois-je faire pour participer de tout ce que tu évoques ? », et Jésus lui dit : « Laisse tes biens et puis suis-moi », alors là l'impuissance est radicale. Il dit, « le jeune homme resta tout pensif et s'en alla. Tout pensif car il avait beaucoup de biens ». Ça, c'est de l'impuissance caractérisée. Jésus l'invite à un acte, peut-être le premier de sa vie, et lui... Je pense qu'il avait ça en tête Lacan, avec cette petite anecdote.

Angela Jesuino : Et cette question du riche et de sa difficulté de rentrer dans le royaume des cieux, c'est quelque chose qui est déjà apparu dans le séminaire, bien avant, je ne sais plus à quelle occasion il va parler de cette métaphore, justement.

Stéphane Thibierge : Oui, tout à fait.

Ecoutez, si vous avez des questions, elles sont très bienvenues. Moi, je pense que je vais m'arrêter là. Peut-être qu'Angela tu souhaites... ?

Angela Jesuino : Non, c'est bien comme cela.

Stéphane Thibierge : J'ai pas le sentiment d'avoir élucidé tout ce qui pouvait l'être, mais peut-être une partie tout de même de ce qui faisait le ressort de cette leçon. Oui ?

Chiara Berti : Il y avait une toute petite, je ne sais pas si ça va nous avancer, mais dans la question de la haine dans la création de l'objet, enfin dans la constitution de l'objet. Il y avait un passage qui était un peu précédent la question du stade du miroir, quand il parlait de l'agression comme moment de séparation. Je peux vous lire mais je l'ai un peu paraphrasé...

Stéphane Thibierge : C'est quelle page ?

Chiara Berti : Je ne sais pas parce que j'ai que mes notes, mais c'est au moment où il discute de la question d'Eros et de Thanatos, et après il dit :

Pour l'instant d'ailleurs, ce n'est pas tellement ce qui pour nous fait problème, [Thanatos dans la création de l'objet] mais ceci, qui est concevable [...] comme notation d'un moment significatif des premières [expériences] infantiles. C'est en effet [...] peut-être bien [...] dans un moment d'agression que se place la différenciation, sinon de tout objet, en tout cas d'un objet hautement significatif.

Et après il continue en disant :

[Une fois] que le conflit aura éclaté, [...] le fait [que cet objet] puisse [...] être introjecté [...] lui donnera son prix et sa valeur.

Mais je sais pas vous dire la page.

Eriko Thibierge : C'est en bas de la page 562.

Chiara Berti : Je pensais, quand vous parliez de l'action fixatrice de l'image, et de la haine... Alors, c'est vrai qu'il y a cette haine vis-à-vis du petit autre, de l'image de soi ; mais là il me semblait parler, si je ne me trompe pas, d'une forme de haine que l'on pourrait appeler une haine de différenciation, où l'objet se crée. Je vous en parle parce qu'il m'arrive de travailler assez souvent avec des enfants atteints de psychose infantile, où justement il me semble que, entre autres (c'est pas la seule chose qui fait défaut mais entre autres), il n'y a pas cette haine de différenciation, que je pourrais situer dans le « non » de l'enfant de deux, trois ans, qui dit non à tout. Parce que c'est une affirmation du non, [à entendre] comme une affirmation de lui. Il y aurait, si je comprends bien ce paragraphe, quelque chose d'une

destruction de l'objet ; pour moi, l'objet, là, ce serait la mère, l'adulte ; et quand on parlait de fixation de l'imaginaire, de ce qui reste d'une action de haine destructrice qui se figerait dans une image, dans le registre de l'imaginaire, je pensais aussi à ça. Pas seulement, parce qu'il y a la question de l'image dans le stade du miroir, mais de reste qui serait issu de cette opération-là de séparation d'avec la mère (pour dire les choses simplement), dans ce 'non' haineux ; et je pensais, peut-être, à une fixation dans le registre imaginaire d'une certaine relation au petit autre ; comme s'il en restait une sorte de... modèle, de [mode] de relation au petit autre, dans le registre imaginaire (même s'il est difficile de tout séparer), qui serait la signature de chaque sujet. C'est-à-dire que chaque sujet aurait un résidu imaginaire, après cette opération-là, qui se serait figé dans une certaine relation au petit autre, dans le registre imaginaire ; quelque chose qui serait un modèle, qui va après se répéter. Peut-être que l'analyse [peut le] modifier, d'ailleurs, quand ça commence à poser un problème.

Etudiante : C'est la paranoïa.

Chiara Berti : Je ne pensais pas à la paranoïa...

Etudiante : C'était une identification, il y a une fixation... ce que disait Charles Melman, il y en a Un qui agence toute l'affaire, donc il y a un point de fixation qui interprète tout le réel ; c'est une image qui reste, une représentation, les francs-maçons, enfin tout ce qu'il y a comme délire...

Chiara Berti : Moi je ne pensais pas à ça, je pensais même chez le névrosé [à] une sorte de façon figée, pour le coup, dans l'imaginaire, de construire une relation au petit autre.

Stéphane Thibierge : Mais, là où je pense vous visez effectivement quelque chose de pertinent, c'est qu'il y a chez chacun et chacune d'entre nous un mode de position du rapport au petit autre qui est – je ne dirais pas stéréotypé parce que ce serait trop dire – mais qui est très caractéristique, une façon vraiment fondamentale de situer le rapport au petit autre ; avant même qu'on ait pu éventuellement la rectifier par une réflexion, ou par telle ou telle circonstance. Il y a une modalité figée de notre rapport à l'autre, qui est d'ailleurs très remarquable quand vous observez quelqu'un – ça peut arriver dans la vie courante – quand vous observez la façon dont quelqu'un vient se mettre devant le miroir. Vous remarquerez – non, mais je vous assure, je ne rigole pas de cela, c'est assez impressionnant – que notre approche du miroir, et notre façon de nous poser devant le miroir, et de poser le visage par rapport au miroir, est toujours, identiquement, la même ; et qu'elle est complètement stéréotypée. Alors là, vous avez quelque chose, observable vraiment en direct, et concrètement, de cette structure que déplie Lacan ici. C'est-à-dire de la manière dont nous recevons de l'Autre une réponse à la manière dont nous pouvons être situés, dans cette structure spéculaire.

Chiara Berti : J'essayais de m'expliquer sa phrase sur le « reste » de la destruction de l'objet. C'est pour ça que je faisais un lien avec aussi ce paragraphe-là où il parle de la destruction de l'objet dans une tentative de différenciation de soi, et de la fixité de ce qui reste. Je me disais que ça pouvait être, cette fixité, des modalités de relation au petit autre.

C'est-à-dire qu'il me semble que chacun d'entre nous a une façon, fixe, qui peut peut-être être modifiée au cours d'une analyse, mais fixe, je veux dire a priori figée, de relation au petit autre. Qui serait peut-être le reste – mais ce n'était que mon hypothèse –, le reste de cette destruction de l'objet. Imaginons, par exemple, de la mère, de la sortie de la monade primitive au fond... c'est-à-dire que l'idée de dire *non* c'est une idée de sortir, aussi, du fait d'être l'objet de la jouissance maternelle. Et donc une destruction de l'objet qui laisserait un reste, qui serait une relation figée – enfin, je simplifie un peu parce qu'il y a le symbolique dans tout ça. Mais c'était mon hypothèse [par rapport à] ce reste figé dans le registre imaginaire, et cette fixation dans l'imaginaire mais qui a un reste d'une destruction, d'une opération de haine.

Stéphane Thibierge : Oui... Il faudrait peut-être clarifier un peu, mais il y a quelque chose de juste, je crois, dans ce que vous évoquez.

Chiara Berti : Par exemple, je trouve que chez les enfants psychotiques, il n'y a pas ce « *non* » déjà, il n'y a pas cette destruction de l'objet. D'une part.

Etudiante : La coupure.

Chiara Berti : Ben, le « *non* », ils ne disent pas « *non* » à leur mère, tout bêtement. J'ai déjà entendu des enfants dire : « Tu dis, parce que c'est toi qui sais, et moi je ne sais pas dire. Et je sais même pas ». C'est-à-dire ils ne sont pas, je ne sais pas comment dire. Ils ne sont pas dans la tentative de se différencier de leur mère.

Stéphane Thibierge : Ben, non. Ils sont déjà du côté détruit, plutôt...

Chiara Berti : Mais pas dans la destruction de l'objet, dans une tentative de... comment dire ?

Stéphane Thibierge : De subjectivation.

Chiara Berti : Oui. [*Stéphane Thibierge* : Non, ils ne le sont pas] Après, est-ce qu'il y a un reste figé dans l'imaginaire ? non...

Stéphane Thibierge : Ah ben oui, dans la psychose, il y a toujours un reste figé dans l'imaginaire.

Chiara Berti : Oui, mais ce n'est pas un reste.

Stéphane Thibierge : Ce n'est pas un reste, là.

Chiara Berti : Non, c'est l'entier.

Stéphane Thibierge : Oui, tout à fait. Parce qu'il n'y a pas de chute de quelque chose.

Chiara Berti : Peut-être que c'est comme ça que je pourrais l'expliciter un peu plus, mais... je ne sais pas...

Stéphane Thibierge : C'est pas mal ce que vous dites ... Oui ?

Etudiant : Je vais un peu changer de sujet : je voulais partager une pensée avec vous... Parce que la bénédiction de l'Autre, ça me fait penser à une phrase de Sarah Bernhardt, qui disait avant de jouer : « Laissez-moi, il faut que je me quitte », comme si elle négociait avec l'Autre, parce qu'elle dit « Laissez-moi ». Moi, j'entends un peu cette négociation avec l'Autre. « Il faut que je me quitte » parce qu'elle va jouer... elle jouait souvent des scènes d'agonie, elle est d'ailleurs morte sur scène. Quand on voit la vie de Sarah Bernhardt, c'est comme si elle expérimentait sur la scène quelque chose concernant cet objet *a*, sur la scène, qui finissait toujours avec la mort, l'agonie. Ce que vous venez de dire me fait penser à cette phrase de Sarah Bernhardt, « Laissez-moi, il faut que je me quitte », comme si effectivement elle devait quitter cette image, plus ou moins formée à partir de la bénédiction de l'Autre, et donc elle devait sortir de son image pour pouvoir incarner *la Dame aux Camélias*, ou *Hamlet*, etc.

Stéphane Thibierge : Certainement, une des difficultés des grands acteurs ou des grandes actrices c'est que justement ils ne peuvent devenir ce qu'ils sont, comme acteurs ou comme actrices, qu'à partir d'une disponibilité à l'endroit du grand Autre, qui n'est pas évidente ; il y a un coût subjectif, là, qui est fort et qui est important. Il y a une espèce d'ascèse de l'acteur, du véritable acteur ou de la véritable actrice ; et on voit d'ailleurs que les vies de stars sont quand même marquées par cette difficulté de façon très prégnante.

Etudiante : Il y a un coût, quand même. Par exemple, Isabelle Adjani, quand elle a incarné Adèle H, elle dit qu'elle avait été prise comme dans un puits sans fond, et qu'elle a pris du temps à se réapproprier son image, son moi, je ne sais pas comment dire... qu'il y avait une façon de se dépersonnaliser dans l'incarnation, il y a un moment où il faut faire table rase justement de ce que l'on est, et que l'Autre est tellement prégnant... En plus Adèle H c'était quand même l'histoire d'une érotomane, avec à la fin la folie, ç'avait été dur pour elle.

Stéphane Thibierge : Mais sûrement... Ecoutez, je crois qu'on peut s'arrêter là, non ?